

entourés de civils exaltés devant le portail de fer du couvent qu'on vient de fermer. On l'attaque à coups de crosses de fusil. Quelques soldats brisent contre lui leur arme sans lui faire aucun mal. Mais le vacarme assourdissant que cela produit stimule le courage de ceux qui sont à l'intérieur. Tout à coup, il s'entrouvre, un groupe de gradés tentent en vain de le refermer, quelques hommes sont entrés, une bagarre se produit qui attire les chefs sur ce point. Les hommes prêts à marcher en profitent pour se joindre à ceux qui sont dehors. Le groupe renforcé reprend sa marche vers Mirabel laissant là les officiers et les camarades moins énergiques.

A Mirabel, après quelques tentatives de rassemblement que les officiers sont parvenus à disperser, les clairons se sont tus et les soldats restent dans leurs chambres. Les plus décidés sermonnent les autres, les font mettre en tenue de campagne. On écoute par les fenêtres les bruits de l'émeute et les sonneries de clairon, tantôt s'affaiblissant, tantôt croissant. Quand ils paraissent diminuer, quelle anxiété, mais aussi quel enthousiasme quand ils s'élevaient. On entend les cris de la bagarre, des ordres, des injures, des coups répétés sur du fer, coups qu'on ne s'explique pas. Enfin, les cris de triomphe, les sonneries redoublent et paraissent se rapprocher. Oui, plus de doute, elles se rapprochent ; les insurgés arrivent ; dans cinq minutes ils seront là et les gradés vont être débordés. Les soldats redescendent alors, armés cette fois, et personne ne les arrête. Le commandant ordonne de doubler la garde de police. Les hommes commandés mettent la plus mauvaise volonté à se rendre à cet ordre. Ils descendent et la plupart se joignent aux mutins.

Les émeutiers arrivent de plus en plus exaltés devant le portail. Quelques-uns brandissent comme des trophées leurs fusils brisés. Devant leur attitude de forcenés, les officiers apeurés n'essaient aucune résistance ; ils tentent seulement de recommander le calme. Les hommes de garde ouvrent eux-mêmes le portail et la manifestation pénètre dans la cour. Mais voici qu'un groupe parti de la 3<sup>e</sup> Compagnie s'est dirigé vers la poudrière. On attaque la porte avec les crosses des fusils, peine perdue ; des camarades montent dans les chambres prendre des bancs dont on se servira comme de béliers.

Un capitaine vient se mettre résolument devant la porte de la poudrière. C'est justement le capitaine Jouglas, de la 3<sup>e</sup> Compagnie, il exhorte les soldats au calme ; c'est un officier assez aimé ; tous les hommes sentent la nécessité de l'enlever, mais aucun n'ose porter la main sur lui. Soudain, une vive bousculade se produit, qui l'emporte comme une paille. La porte est dégagée et un lourd banc de casernement, manié par huit bras vigoureux, commence à la faire craquer. On a aussi porté des bancs aux locaux disciplinaires, où la même opération se pratique sur la porte des prisons. La première porte de la poudrière a cédé ; on n'a franchi qu'un mur d'enceinte entourant le petit bâtiment qui renferme les munitions. Il n'y a à la poudrière qu'un groupe isolé ; tous les soldats vont se joindre aux mutins des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons massés près de l'entrée. Lorsque ce rassemblement s'est grossi de tous ceux du 1<sup>er</sup> bataillon descendus dans la cour, les clairons, auxquels se sont joints les tambours cette fois, sonnent un air de marche et la colonne s'ébranle, forte d'environ 500 hom-